

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

I. — FALKENHORST.

(Suite)

La perspective d'habiter parmi les décombres, les chouettes et les chauves-souris, ne souriait que fort médiocrement à Denis. Il soupira.

Mais il se souvint presque aussitôt du merveilleux souper sorti de terre comme par miracle dans la hutte du charbonnier, et concluant de là qu'il ne fallait point, avec le major, juger les choses sur l'apparence, il se rassura.

Les chevaux s'étaient remis en marche.

Bientôt on atteignit le pied de la montagne sur laquelle s'élevaient les ruines du château féodal de *Falkenhorst*, nom qui, en allemand, signifie *aîre de faucon*.

Les flancs de cette montagne étaient excessivement rapides et, dans certains endroits, taillés à pic.

Denis ne se rendait point compte de la façon dont les chevaux pourraient en atteindre le sommet.

Il ne tarda pas à s'apercevoir que la petite troupe tournait la colline au lieu de la gravir.

Bientôt on arriva au pied d'une roche granitique abrupte et dont les flancs parfaitement lisses semblaient taillés au ciseau.

Le major arrêta son cheval, et tout le monde mit pied à terre.

—Va-t-on donc nous hisser en haut avec des cordes et des poulies?... se demandait Denis.

Son incertitude ne dura qu'un instant.

Le major siffla d'une certaine manière qui, sans doute, était un signal.

Aussitôt un quartier de roc tourna sur des gonds invisibles, comme un *décor* dans une *féerie*, et démasqua une ouverture assez large pour qu'un cheval y pût passer sans peine.

Chacun des bandits prit sa monture par la bride et s'engagea dans cette ouverture.

Quand tout le monde fut entré, le fragment de granit reprit sa première position, et le rocher sembla d'une seule pièce, comme auparavant.

Au bout de vingt pas, la galerie souterraine dans laquelle les chevaliers venaient d'entrer s'élargissait sensiblement, ainsi que permettait d'en juger quelques torches soutenues de distance en distance par des poignées de fer.

La pente était rapide sans être cependant fatigante.

Au bout d'un quart d'heure, on rencontra une grille de fer derrière laquelle se trouvait un homme armé jusqu'aux dents.

Ce factionnaire reconnut les arrivants et ouvrit la grille.

—Où est Karl ? lui demanda le major.

—Major,—répondit la sentinelle ainsi interpellée,—le lieutenant est dans sa chambre.

—A-t-on fait bonne garde, depuis mon départ ?

—Oui, major.

—Rien de nouveau, d'ailleurs, aucune alerte ?

—Rien.

Le major passa, et ses compagnons le suivirent.

On était arrivé.

Il nous faudrait la plume d'Anne Radcliffe, la romancière de fantastique mémoire que nous citions un peu plus haut, pour décrire, avec tous les détails que comporte un pareil sujet, les ruines antiques de Falkenhorst.

Mais comme nous n'avons point la plume d'Anne Radcliffe et que d'ailleurs nous ne tenons que médiocrement à refaire quelques chapitres des *Mystères d'Udolphe*, ou des *Visions du Château des Pyrénées*, nous résumons en peu de lignes deux ou trois cents pages de description.

Toute la partie extérieure de Falkenhorst, c'est-à-dire ce qui constituait autrefois le véritable château, était complètement inhabitable et inhabitée.

Les paysans des alentours croyaient les débris de l'*Aîre de Faucon*, absolument déserts et hantés seulement par quelques hôtes surnaturels.

Les bandits commandés par le major avaient découverts des souterrains en fort bon état, qui, moyennant quelques réparations peu importantes, étaient devenus une habitation très logeable et même ainsi qu'on le dirait aujourd'hui, très-confortable. A la vérité, jamais un rayon de soleil n'y pénétrait ; mais des torches résineuses, brûlant jour et nuit, suppléaient le mieux du monde aux clartés du soleil.

Les souterrains avaient été divisés en un certain nombre de compartiments.

Il y avait d'abord la chambre du capitaine et celle de son lieutenant.

Puis un vaste dortoir commun où couchaient tous les hommes de la troupe.

Il y avait une salle à manger, aux voûtes épaisses, sous lesquelles s'étouffaient sans écho les éclats de rire, les chants de l'ivresse et les cris joyeux de l'orgie.

Venaient ensuite des cuisines, des écuries, des caves et des magasins.

C'est dans ce dernier lieu que s'entassaient le butin, consistant en marchandises de toutes sortes, dont il était impossible de se débarrasser sur le champ.

Le contenu des magasins appartenait à tous, dans la proportion que nous avons posée plus haut, le capitaine seul avait la clef de la lourde porte qui les fermait.

Jour et nuit deux sentinelles veillaient à la sûreté générale.

L'une d'elles, à l'extrémité de cette issue percée dans les flancs de la colline, et par laquelle nous avons vu le major s'introduire avec sa troupe.

L'autre, au sommet d'une tourelle à moitié démolie, qui n'en dominait pas moins le pays d'alentour à quatre ou cinq lieues à la ronde.

La présence de cette vigie, on le comprend facilement, rendait toute surprise impossible.

L'intérieur de ces demeures souterraines n'avait rien de lugubre ni de sinistre en son aspect.

Partout les murailles nues disparaissaient sous d'immenses tapisseries de haute lisse, provenant du pillage de quelques châteaux. Le sol était recouvert de nattes épaisses, ou d'un sable blanc et fin, doux au pied et doux à l'œil.

La chambre du major pouvait passer pour un chef-d'œuvre de décoration.

Les plus précieuses étoffes orientales, enlevées à un marchand juif dont on avait saisi les ballots et précipité le cadavre dans le Rhin, servaient de tentures.

On marchait sur un tapis de Smyrne.

Un tissu de soie écarlate, mêlée de fils d'or et de fils d'argent recouvrait le lit.

Enfin un miroir de Venise, deux ou trois tableaux précieux et des trophées des armes les plus magnifiques et les plus rares, complétaient l'ameublement de cette chambre digne d'un roi, et qu'éclairait un lustre à cinq branches suspendu au plafond.

Le major n'était cependant pas le moins du monde un de ces bandits poétiques et rêveurs, comme on en trouve dans le plus beau drame de Schiller et dans les romans de l'ancienne école. C'était un brigand tout à fait réaliste, un véritable voleur de grands chemins.

Nous lui avons déjà entendu dire à lui-même qu'il était Français. Il avait quarante ans environ, une figure large et vigoureusement enluminee, encadrée dans les massifs d'une barbe d'un brun fauve. Sa taille était moyenne et un peu épaisse, il commençait à prendre du ventre.

Son costume était toujours propre, mais n'affichait jamais la moindre prétention à l'élégance.

Il portait sans cesse à la ceinture un poignard et des pistolets, mais ces armes étaient d'une excessive simplicité, et il laissait suspendus aux trophées de sa chambre à coucher les poignards moresques à lame damasquinée et à la poignée d'or incrustée de pierres précieuses, et les pistolets aux pommeaux ciselés et garnis d'or et d'argent.

Le major aimait par-dessus tout la bonne chère.

Il s'asseyait volontiers à table, vers huit heures du soir, pour ne quitter la place qu'à dix heures du matin.

Il buvait comme le fameux maréchal-duc de Bassompierre. Les vins les plus capiteux, engloutis à doses énormes, ne parvenaient pas même à lui procurer une ébriété légère : seulement son nez, tout constellé de rubis vineux, était une irrécusable preuve de son intempérance habituelle.

Personne, dans toute sa troupe, n'était capable de lui tenir tête, pas plus à table que dans une lutte, car sa force était herculéenne, comme sa tête était inébranlable.

Le major n'était pas précisément cruel. Il ne versait point le sang uniquement pour le plaisir de le verser, il laissait la vie sauve à ceux qui n'essayaient point de se défendre. Mais la moindre résistance l'exaspérait, et, alors, il tuait un homme sans plus de souci ni de remords qu'il n'en ressentait pour tuer une abouette.

Le lieutenant Karl se rapprochait davantage, du moins quant au physique, de ce type convenu du bandit romanesque.

C'était un étudiant allemand qui, chassé de l'Université pour ses désordres et renié par sa famille, s'était jeté par désespoir dans le brigandage et était devenu le bras droit du major.

Le lieutenant Karl, jeune homme de vingt-six ou vingt-sept ans, avait un visage pâle et déjà flétri, entouré de longs cheveux noirs dont il prenait un soin tout particulier.